

— LA —
SEMAINE RELIGIEUSE
 — DE MONTREAL —

SOMMAIRE

I Au prone. — II Offices de l'Eglise. — III Titulaires d'églises paroissiales. — IV Prières des Quarante-Heures. — V L'Ecole d'enseignement supérieur pour les Jeunes Filles : Son but, son organisation, son inauguration. — VI Université Laval : Rapport du vice-recteur ; Année académique 1907-1908. — VII La procession de Londres. — VIII Aux prières.

AU PRONE

Le dimanche, 25 octobre

On annonce :

Le jeûne, la Toussaint, la Commémoration des morts ;
 Le mois des morts (1).

OFFICES DE L'ÉGLISE

Le dimanche, 25 octobre

Messe du Patronage de la sainte Vierge, *double majeure* ; mém. du 20^e dim. après la Pent. (et de S. Viateur, à Outremont) ; préf. de la Ste Vierge ; dernier Ev. du dim. — Aux II^e vêpres, mém. de saint Evariste et du dim. *Dans l'église d'Outremont, la grand'messe est de S. Viateur de la cl.*

TITULAIRES D'ÉGLISES PAROISSIALES

Le dimanche, 1 novembre

La fête de la Toussaint étant privilégiée (Rubr. génér. du brev. titre X, n. 1 ; du missel, titre VI), on ne peut en ce jour lui préférer la messe d'aucun titulaire (Décret génér. du 2 déc. 1896, VI, n. 3754). J. S.

Prières des Quarante-Heures


MARDI,	27	OCTOBRE	— Sœurs Grises, à Saint Jérôme.
JEUDI,	29	"	— Pensionnat Saint-Basile, à Montréal.
SAMEDI,	31	"	— Lachine.

(1) En faisant tous les jours du mois de novembre, même privément, quelque exercice de piété en faveur des âmes du purgatoire, on peut gagner : 10 7 ans et 7 quarantaines d'indulgences chaque jour ; 20 une indulgence plénière, en se confessant, communiant et priant à l'intention du pape, pendant une visite d'église ou de chapelle publique (non semi-publique) dans le cours du mois de novembre ou l'un des huit premiers jours de décembre.

L'ECOLE D'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

Pour les Jeunes Filles

SON BUT, SON ORGANISATION, SON INAUGURATION

 E jeudi, 8 octobre, avait lieu, au nouveau et superbe couvent des Dames de la Congrégation, rue Sherbrooke, l'inauguration de la nouvelle Ecole d'Enseignement Supérieur pour les Jeunes Filles, affiliée à l'Université Laval. En l'absence de Monseigneur l'archevêque, en voyage à Rome, et de Monseigneur l'administrateur, retenu à Saint-Boniface pour la cérémonie de la bénédiction de l'église cathédrale de Mgr Langevin, cette séance d'inauguration a eu lieu sous la présidence de M. le chanoine Dauth, vice-recteur de l'Université, et en présence d'une foule d'élite, au premier rang de laquelle on remarquait : M. le Supérieur Lecoq, de Saint-Sulpice, l'Honorable L. de la Bruère, surintendant de l'Instruction Publique, l'Honorable Juge Mathieu, M. le Dr Rottot, M. F.-D. Monk, l'Honorable Juge Lafontaine, l'Honorable Alphonse Desjardins, M. le chanoine Gauthier, curé de la cathédrale, M. le chanoine Roy, chancelier, les nouveaux professeurs et conférenciers de l'Ecole, des représentants de toutes les communautés enseignantes, un clergé et une assistance choisis. Il s'agissait évidemment d'un événement important. Tout l'indiquait. On en fut encore plus convaincu après l'audition des magnifiques discours ou allocutions qui furent prononcés.

Mais, avant de donner au moins une rapide analyse de ces discours, on nous permettra de reproduire ici l'énoncé, si clair et si expressif, du programme d'études que les distinguées filles de Marguerite Bourgeoys entendent suivre à l'École d'Enseignement Supérieur.

« En fondant cette école, déclarent dans leur *prospectus* les Sœurs de la Congrégation, nous avons l'ambition de donner à notre pays des chrétiennes d'élite. C'est caractériser d'un mot le but que nous poursuivons. Nous voulons inculquer aux jeunes filles des convictions religieuses plus éclairées, pousser plus avant leur culture intellectuelle, et leur laisser pour les années à venir, avec une bonne méthode de travail, des habitudes d'esprit sérieuses.

« On entend dire assez souvent que les jeunes filles abandonnent facilement leurs livres, et qu'au sortir du pensionnat elles se laissent trop vite absorber par les futilités de la vie. Les parents qui voudraient prémunir leurs filles contre ce danger en leur procurant le contrepois d'une instruction supérieure, trouveront que la fondation de notre école vient à son heure.

« Nous saurons, en même temps, éviter l'écueil auquel tout le monde pense quand il s'agit de l'instruction supérieure des femmes, et préserver notre société de ces pédantes dont Molière a pour toujours ridiculisé les travers. Le vrai moyen d'y réussir n'est-il pas précisément de les instruire plus et mieux ? Une instruction bien comprise et bien conduite ne fait jamais des pédantes, parce qu'elle développe toujours harmonieusement, aussi bien que le sentiment et l'imagination, la raison et le jugement. « Il est advenu aux gens véritablement savants, disait Montaigne, ce qui advient aux épis de blé : Ils vont s'élevant et se haussant la tête droite et fière, tant qu'ils

sont vides, mais quand ils sont pleins et grossis de grains, ils commencent à s'humilier ».

« Nous ne songeons pas non plus à sortir la femme de la sphère d'action qui est sienne, à la préparer à des carrières que la Providence lui a fermées. Ses qualités propres la destinent à un rôle précis ; sa vocation naturelle la dispose à toute autre chose qu'à des relations de rivalité avec les hommes, et « la gloire elle-même, selon le joli mot de Mme de Staël, ne saurait être pour les femmes que le deuil éclatant du bonheur ».

« En aidant les jeunes filles à se cultiver, nous voulons simplement faire droit au besoin qu'elles éprouvent de s'instruire davantage. Si elles sont souvent indifférentes à la vérité abstraite, n'est-ce pas faute d'exercice et d'habitude ; et les meilleurs juges ne nous disent-ils pas que la nature les a douées d'un goût très sûr, d'une intelligence ouverte, d'une sensibilité très délicate ? Pourquoi, en sachant plus et en comprenant mieux ne gagneraient-elles pas en dignité et en bonheur ? N'aurions-nous pas chance ainsi de les enlever à la frivolité, au luxe, aux lectures malsaines, auxquels elles sont exposées dans les milieux mondains, et qui leur font perdre quelquefois les meilleures années de leur vie ?

« Enfin, nous avons conscience que notre Ecole, en assurant le progrès des jeunes filles qui lui seront confiées, préparera l'avenir. Les femmes instruites ne manqueront pas de relever le milieu domestique et social où elles sont destinées à vivre, d'exercer sur l'éducation de leurs enfants une direction plus éclairée, et de créer par la forte éducation de leur esprit, aussi bien que par leur valeur morale, l'élite sociale dont le pays a besoin ».

Il est difficile de mieux définir et de mieux préciser vraiment. C'est une école bien faite pour rendre d'inappréciables services, qu'on nous propose. Du reste, on peut l'affirmer sans crainte, quand on a jeté les yeux sur la liste des quinze professeurs-maîtres, des dix-huit professeurs-maîtresses (dont quinze religieuses), et des vingt-cinq conférenciers, parmi lesquels on relève les noms les plus favorablement connus, le personnel enseignant offre de lui même les meilleures garanties.

« Le cours régulier — continue le prospectus — comprend deux, trois ou quatre années, selon la préparation antérieure des élèves. Tous les examens de fin d'année sont soumis au contrôle universitaire. D'autre part, les élèves qui voudraient étudier des spécialités : philosophie, histoire, mathématique, etc., etc., pourront à la fin de l'année académique recevoir des certificats ou des diplômes analogues à ceux qui sont décernés au cours de littérature française de l'Université Laval. Le cours de littérature de l'Ecole Supérieure sera précisément celui de l'Université.

« La musique, les arts du dessin, la peinture sur porcelaine en particulier, la diction, les travaux à l'aiguille sous toutes leurs formes, seront l'objet de cours préparés avec soin.

« Une section consacrée à l'étude très complète de tout ce qui regarde le commerce permettra à nos élèves l'emploi rémunérateur de leurs talents et de leurs aptitudes ».

* *

La séance d'inauguration, nous avons commencé de le dire, fut remarquablement brillante. L'immense salle de réception, remplie qu'elle était par l'élite de la société montréalaise, présentait un aspect imposant. Sur une estrade d'honneur, au milieu d'un groupe de jeunes filles venues de *Villa Maria* et

de *Mont Sainte Marie*, avaient pris place les *quarante deux* inscrites de la nouvelle école, et aussi, aux premiers rangs plusieurs professeurs-maîtres ou maîtresses. M. le chanoine Gauthier, curé de la cathédrale et l'un des professeurs de la nouvelle école, occupait au centre un siège d'honneur. C'est à lui qu'avait été confiée l'honorable tâche de présenter l'École à M. le vice-recteur de l'Université.

Tout d'abord, M. le chanoine donna lecture de deux cablo-grammes, reçus le matin même à l'archevêché, l'un venant de Rome et signé par S. E. le cardinal Merry del Val, l'autre venant de Lourdes et signé par S. G. Mgr Bruchési, apportant tous deux les bénédictions de Dieu et de l'Église, au nom du pape et de l'archevêque. Des applaudissements répétés et nourris saluèrent cette délicate attention de Mgr notre archevêque, à l'initiative de qui nous devons sans doute les deux dépêches. Les devoirs de sa charge peuvent conduire Monseigneur momentanément loin de nous, mais quand même son cœur veille toujours.

M. le chanoine Gauthier commence par déclarer qu'il n'est, en la circonstance, que le mandataire des Sœurs fondatrices et directrices de la nouvelle institution. Il indique quel but on se propose : « Pousser plus avant et plus loin la culture intellectuelle des jeunes filles au terme de leurs études du couvent ; intéresser aussi les dames du monde qui, au milieu de leurs obligations sociales, gardent le noble souci de se cultiver davantage... ».

S'inspirant de la doctrine élevée de Fénelon sur l'éducation des filles, l'orateur explique que c'est encore là le cadre qu'on s'efforcera de remplir ici en tenant compte en plus de tout ce que deux siècles nous ont appris. Le personnel enseignant de la nouvelle école, est heureux de recevoir l'investiture du distingué vice-recteur actuel, dont le passage à la

direction de l'Université aura été marqué par des affiliations nombreuses qui augmentent son prestige. M. le chanoine rappelle la sollicitude de M. le vice-recteur pour l'institution naissante. La nouvelle école, ajoute-t-il, est heureuse de prendre rang au sein de l'Université qui doit être comme le cœur de notre race. Dans un très beau mouvement, l'éloquent curé développe cette pensée avec un rare bonheur. Puis, il félicite et remercie les modestes et dévouées religieuses à qui nous devons cette œuvre nouvelle, ces pieuses filles, dit-il, dont les historiens n'auront pas à chercher la trace sur cette terre, parce que leur tombe est aussi obscurément cachée que l'effacement où elles ont vécu ; mais qui se survivent, à notre insu, dans l'impérissable monument des âmes qui, de génération en génération, sont sorties de leur esprit et de leur cœur ». M. le chanoine prédit à leur initiative et à leurs nobles efforts les meilleurs succès, et, dans une page magnifique, il trace à l'avance le portrait de la femme digne, forte, autant que gracieuse et cultivée, qui sortira de l'École d'Enseignement Supérieur, et qui nous rendra le double service de rectifier, dans le milieu qu'elle fréquente, tant d'idées fausses sur la religion et de former ou mieux d'élever le milieu intellectuel, dont sans doute nous avons besoin.

* * *

Deux jeunes filles ensuite, Mlles Gérin-Lajoie et Crossan, vinrent dire en français et en anglais, des choses aussi délicatement senties qu'heureusement exprimées à l'adresse des autorités universitaires, de l'honorable Surintendant de l'Instruction Publique, et de tous ceux qui se sont intéressés à l'œuvre de haut enseignement dont elles sont parmi les premières recrues.

* * *

Puis, M. F.-D. Monk, l'homme public bien connu, fit en anglais une trop rapide mais très digne allocution. Au nom des professeurs laïques de l'Université, et aussi, disait-il, au nom de toute la société montréalaise il s'estime heureux et fier d'avoir vu rendre un hommage public de gratitude et de vénération aux admirables filles de Marguerite Bourgeoys et à l'œuvre incomparablement féconde qu'elles accomplissent au milieu de nous depuis deux siècles et demi. M. Monk est de l'école de ceux qui croient que la femme, tout en ayant sa nature et sa mission propres, est intellectuellement l'égale de l'homme, et qu'elle a droit dans la mesure du possible au développement de ses facultés natives. Il salue avec bonheur l'essor nouveau que l'enseignement féminin, déjà si heureux et si fécond dans notre régime actuel, va prendre encore pour se perfectionner et se compléter davantage. Il offre ses meilleurs vœux.

* * *

Enfin M. le chanoine Dauth, vice-recteur de l'Université, prit la parole, et son discours—qui devait clore la cérémonie—fut, comme on l'a dit dans les journaux, la digne contre-partie de l'éloquente et si vibrante allocution de M. le chanoine Gauthier.

Il rappela d'abord les heureuses circonstances et l'accueil absolument sympathique qui ont favorisé et soutenu la naissance de l'Ecole d'Enseignement Supérieur, à laquelle il est heureux, au nom de l'Université de souhaiter la bienvenue. L'œuvre présentait bien quelques difficultés. Comme au détroit de Messine, entre la Calabre et la Sicile, il fallait éviter deux courants contraires dans la résolution à prendre, deux excès également dommageables : ne pas se condamner à ne vouloir pour la femme que le prosaïsme de la lessive et du pot au feu,

mais ne pas la sortir non plus de la sphère d'occupations auxquelles la voue sa vocation naturelle. Et M. le vice-recteur cite de très beaux passages d'une étude de Mgr Landriot, sur ce délicat problème ; il insiste pour expliquer comment il conviendra aux directrices et aux professeurs de la nouvelle école « de doser prudemment à leurs élèves les sciences et les lettres selon la nature et la mesure de leur esprit ». De même que dans un jardin, dit-il encore, chaque fleur s'élançe avec un port différent, de même chaque élève devra tâcher de se développer selon la nature de son esprit et selon l'espèce de fruit qu'elle doit porter. Aucune d'elles n'oubliera non plus que plus une femme est instruite, plus elle a besoin du contre-poids de la charité, de la piété et de l'humilité. Ainsi compris, ainsi conduit avec prudence et mesure, l'enseignement ne produira que des fruits aimables et savoureux. « Et notre reconnaissance à tous, termine M. le vice recteur, se reportera très profonde et très vive sur les Filles de Marguerite Bourgeoys, dévouées comme elle, ingénieuses comme elle à découvrir à leur zèle des champs nouveaux, à faire lever des moissons abondantes et des fleurs exquises, que l'Université sera heureuse, dès les prochains examens, de cueillir, pour s'en faire une parure nouvelle, riche et gracieuse ».

* * *

Auspice Maria crescat scientia, regnet fides — chante la devise ou le motto de la nouvelle Ecole d'Enseignement Supérieur pour les Jeunes Filles : *Que sous les auspices de Marie la science progresse et la foi règne !* Tout indique que l'œuvre est en bonne voie. Pour l'honneur de l'Eglise et la force de la patrie, bienvenue à la nouvelle fille de Laval ! Qu'elle soit fidèle à son motto, à sa devise, et elle est certaine de faire beaucoup de bien !

UNIVERSITÉ LAVAL

RAPPORT DU VICE-RECTEUR

Année académique 1907-1908

Mesdames,

Messieurs,



EST une page d'histoire religieuse et d'histoire nationale, qui s'est vécue dans l'antique cité de Québec, en juin dernier, à l'occasion de l'inauguration du superbe monument de Mgr de Laval. C'était, en outre, pour nous une page d'histoire familiale, puisque notre université s'honore de porter le nom de ce saint évêque et de ce grand patriote, et qu'elle le compte à bon droit parmi ses illustres fondateurs. Aussi bien, avons-nous tressailli de joie et de fierté pendant ces fêtes inoubliables, qu'on a si justement appelées les grandes journées, la journée de Dieu, la journée de l'Église, la journée de la Patrie. Et dans cette triple théorie de souvenirs séculaires qui, au milieu de l'incomparable décor où elle se déroulait, fixait l'attention et soulevait l'admiration du monde entier, tous les fils de Laval se sont plus à puiser abondamment d'utiles et fortes leçons, auxquelles ils voudront rester fidèles pour l'honneur du nom canadien.

Oui, messieurs, il nous faut penser plus que jamais à garder intact notre héritage ancestral, au moment où le Canada prend rang parmi les grandes nations, ainsi que l'a prouvé d'une façon incontestable l'éclatante participation de l'Angleterre, de la France et des Etats-Unis au troisième centenaire de la fondation de Québec, et ainsi que le prouve la détermination prise par le Saint-Siège de ne plus nous considérer comme un pays de mission.

A la veille donc de passer sous le droit commun, et de nous séparer en conséquence de la Propagande, pour relever

désormais des dicastères ordinaires de l'Église, au même titre que les nations complètement formées, nous ne devons pas oublier les faveurs et les privilèges dont l'Université, en maintes circonstances, a été gratifiée par cette importante Congrégation. A tout son personnel et plus spécialement à son chef hiérarchique, l'éminentissime cardinal Gotti, nous offrons l'expression émue de notre reconnaissance et de nos vœux les plus respectueux.

Le Souverain-Pontife lui-même célèbre cette année le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale. Tout le monde catholique, en cette fête de celui que l'Esprit-Saint lui a donné pour chef et pour père, fait monter vers Dieu ses souhaits et ses actions de grâce. L'Université a des raisons particulières de mêler sa voix à ce concert universel d'affection filiale et de gratitude. Non seulement le pape l'honore de son auguste protection ; mais, vous le savez, c'est grâce à son insigne libéralité qu'elle peut vivre et poursuivre l'accomplissement de sa très noble mission.

Administrateurs et gouverneurs, professeurs et élèves des facultés et des écoles, une de nos premières paroles, au début de ces travaux académiques, s'adresse à la personne vénérée de Pie X ; elle lui apporte, avec nos remerciements, l'hommage de notre soumission et de notre vénération. Je n'insiste pas. Mgr le vice-chancelier, après avoir pris part brillamment aux grandioses solennités du congrès eucharistique de Westminster, s'est remis en route à destination de Rome, où il arrivera bientôt. Et le Saint-Père pourra entendre, de sa bouche, une plus éloquente expression de nos sentiments de foi et d'attachement.

Il est un autre cinquantenaire que nous ne pouvons passer sous silence, celui des apparitions de Notre-Dame de Lourdes. L'Immaculée-Conception est, en effet, la patronne de l'Université Laval. Dans la chère chapelle, toute voisine, dédiée à cet

ineffable mystère et qui est devenue en quelque sorte la nôtre, nous serons encore plus assidus cette année, si c'est possible, à nous réunir pour rendre en commun nos devoirs à Jésus Rédempteur et à Marie co-Rédemptrice du genre humain.

Dès maintenant, sous la garde du Fils et de la Mère, nous mettons les labeurs qui commencent.

Que ces labeurs nous forment une élite dont s'honorera l'Université ; une élite qui joindra toujours à la foi la plus soucieuse d'une saine orthodoxie, l'amour le plus profond et le plus désintéressé de la science, et, en même temps, la fidélité la plus ferme et la plus invincible aux principes du droit et de la justice.

Car, il importe souverainement que la devise des anciennes universités, nos sœurs aînées, soit la nôtre : « Il faut que la foi devienne savante et que la science reste fidèle ». Ainsi la foi catholique ne sera pas une gêne pour l'étude et les recherches scientifiques. Ainsi l'on pourra être à la fois croyant et savant, sans aucun préjudice ni embarras, soit de l'un, soit de l'autre. « Après cent ans d'efforts, disait naguère M de Lapparent, pour tout expliquer en-dehors et à l'encontre de nos croyances théistes et spiritualistes, la science, libre de préjugés, dégagée de tout apriorisme et fidèle à sa méthode de calme observation, en est arrivé à des propositions dont l'énoncé diffère à peine de celui de nos vieux dogmes..... »

« Ne craignons donc pas de le déclarer hautement : *cette fin de siècle est bonne pour les hommes de croyance et surtout pour les catholiques.* La puissance qui devait les exterminer a grandi sans doute ; mais la lumière qu'elle a fait luire n'a pas eu d'autre effet que d'accentuer l'extrême complication de tous les problèmes. D'ailleurs, il faut qu'on le sache, ce n'est pas contre nous que la science a tourné ses armes ; et les plus meurtris sont ceux dont elle n'a pas voulu servir les passions haineuses.

L'application des procédés de la science pure a suffi pour condamner nombre des affirmations de nos adversaires. Seuls, nos principes à nous restent debout, en face d'un monde qui peut s'obstiner à les méconnaître, mais qui ne trouvera ni la vérité, ni le salut en-dehors de leur application ».

* * *

Vous pensez bien, mesdames et messieurs, que ce ne sont pas là les seuls événements qui nous ait affectés au cours des douze derniers mois. Notre personnel universitaire, par exemple, a subi plus d'une modification.

Parmi les membres dont il se composait à la même époque l'an passé, il y a eu mouvement normal ; et cela est d'heureuse constatation, car les mouvements de cette nature ne s'exécutent guère sans promotion pour les personnes qu'ils déplacent. Il y a eu aussi malheureusement quelques retraites, exigées par le poids du temps et de la fatigue. Il y a eu comme toujours des vides causés par la mort, — attristantes et pénibles séparations ! mais bientôt comblés par de nouvelles recrues, — réjouissantes et consolantes réparations !

De ces disparus, retraités, promus ou nouveaux arrivés, faisons une revue rapide, sans nous attarder, même sur le compte des plus méritants.

Souffrez, messieurs, que ce soit premièrement à une femme que s'adresse notre deuil. Il n'est pas possible que l'Université ne paie son tribut de respect à la mémoire de Mme Bruchési. La mère de notre vice-chancelier a terminé par une sainte mort, admirable de résignation et d'humilité chrétienne, une vie tout entière consacrée à Dieu, à sa famille et à son prochain. Nous n'avons pas besoin de dire quelle part l'Université a prise aux regrets de Mgr l'archevêque. Le jour des funérailles, nous étions en grand nombre auprès de lui, maîtres

et élèves. Et ce n'était pas seulement un devoir officiel de convenance que nous remplissions. C'était pour nous une triste mais précieuse occasion de lui manifester les sentiments personnels de respectueuse et vive affection que, tous, nous éprouvons pour lui du fond du cœur. Plusieurs de nos collaborateurs, en ces derniers temps, ont vu leurs familles affligées par des deuils semblables ; qu'ils veuillent bien, eux aussi, accepter l'assurance de nos fraternelles sympathies.

Sur la liste de nos défunts à nous apparaissent : en tête, M. Pfister, à la fois professeur titulaire dans la Faculté des Arts et dans l'Ecole Polytechnique ; au milieu, le Dr Demers, professeur titulaire de pathologie interne à la Faculté de Médecine ; et en dernier lieu, l'abbé Sérieys, professeur titulaire de morale et de droit canonique à la Faculté de Théologie.

Du premier et du dernier, on peut dire qu'ils sont tombés sur la brèche, en pleine activité de service. Le deuxième souffrait depuis assez longtemps d'une maladie grave à marche progressive, qui l'avait obligé enfin à prendre un repos forcé, auquel son amour du travail ne se soumettait, il faut le dire, que fort difficilement.

Le Dr Demers et l'abbé Sérieys furent des passionnés de la science, de la science française surtout, dont ils se réclamaient volontiers. Ils furent en même temps des disciples soumis de la religion catholique et romaine. M. Pfister leur ressemblait par son amour des sciences ; amour devenu excessif chez lui, partant trop exclusif, et déprimant.

De ces trois figures qui n'avaient rien de banal et se fixaient vite dans la mémoire en traits accentués, celle du professeur de chimie, pour n'être peut-être pas la plus naturellement alerte et fine, ni la plus cultivée et captivante, était assurément la plus originale. Dans les ultimes années de sa vie, l'originalité de l'excellent M. Pfister tournait même à l'étrange, au bizarre.

Une sorte de mélancolie malade le poussait à ne plus se complaire que dans ses cours ou dans des méditations solitaires, et à s'abstenir, extérieurement au moins, de tout autre commerce et de presque tout autre devoir.

Le Dr Demers est resté jusqu'à la fin fidèle aux belles promesses des débuts de sa carrière : homme du monde aimable et distingué, ami serviable et parent jaloux du bonheur des siens, praticien habile et consciencieux, savant avisé et chrétien convaincu, professeur aimé de ses élèves — qui vont lui renouveler ces jours-ci la preuve de leur persévérant attachement.

M. Sériey, respectueux en cela de la tradition sulpicienne, a passé en faisant plus de bien que de bruit.

Les séminaristes aimaient sa verve joyeuse et de prime-saut ; ils aimaient sa personne faite de bonté et de désintéressement.

Comme professeur, il s'est distingué par la forme facile et même familière avec laquelle il abordait les questions les plus ardues, et les mettait sans le moindre effort à la portée des étudiants.

Dans la conduite des âmes, il fut le bon directeur, le conseiller bienveillant à tous et plein d'une sereine indulgence.

* * *

Le total de nos retraités s'élève également au chiffre trois. Deux d'entre eux appartiennent à la Faculté de Médecine ; l'autre était l'éminent directeur de notre florissante Ecole Polytechnique. C'est vers la fin de la dernière année scolaire que les Drs Rottot et Desjardins exprimèrent le désir de résigner leurs fonctions de professeur. M. Balète vient de prier ses collègues de le décharger des fonctions de directeur et de professeur, que la grande affluence des étudiants et le développement des programmes rendaient lourdes, malgré son zèle, pour son âge et sa santé.

L'Université suit avec respect, dans leur retraite, ces vétérans qui lui avaient consacré tant d'années de leur féconde carrière, et leur offre l'expression de sa très déférante gratitude.

Jamais repos ne fut mieux mérité. Je ne puis croire d'ailleurs que la retraite de ces vénérés collègues doive être une retraite oisive et stérile. Toute leur vie protesterait contre un pareil jugement. Ils se retirent de l'enseignement, mais nous les conservons dans nos conseils administratifs. Ils restent de la famille et continueront longtemps encore, nous l'espérons bien, à servir les intérêts universitaires.

Mesdames et messieurs, c'est une tâche redoutable que de louer les vivants. Et bien qu'elle paraisse au-dessus de mes forces, je sens pourtant que vous ne me pardonneriez pas de m'y dérober. Dans cette alternative, je n'ai plus qu'à chercher une solution aussi élégante que possible. Débiteur insolvable, au lieu d'aller prosaïquement me déclarer en banqueroute, j'ai pensé faire des emprunts.

Voici tout d'abord une pièce de très bon aloi, je pense. Ecoutez comme elle sonne clair et franc. N'est-ce pas, dans l'âme vibrante d'un ancien étudiant, l'accent de la plus sincère admiration ?

« Le Dr Rottot, qui a donné soixante années de loyaux services à sa profession et qui incarnait pour ainsi dire le corps médical en entier, part avec les regrets de tous, et je ne sache pas que dans la Faculté il y ait une note discordante à ce sujet.

« C'est un peu comme ancien carabin, que je prends le droit d'apprécier le chef clinicien.....

« Au début, plusieurs trouvaient que les cliniques du Dr Rottot manquaient peut-être de cette chaleur que la jeunesse seulement peut entretenir ; mais on se faisait vite à la façon du professeur et quand on l'avait étudié, quand on avait remarqué la précision de son diagnostic, l'invariable sûreté de son pro-

nostic, et son raisonnement solide où le pourquoi n'avait pas de fin, alors on se mettait non seulement à aimer le digne doyen, mais on l'admirait.....

« Il me semble encore entendre le Dr Rottot, dans ces magistrales cliniques dépourvues de tout appareil scientifique, exemptes de ces mots barbares capables de faire sursauter le jeune étudiant en le terrifiant pour l'avenir, intéresser son auditoire par ce raisonnement serré, sans artifices, et absolument personnel, — tenant un étudiant sur la brèche et le laissant à bout de force, ou mieux de raisonnement, pour continuer à développer une de ces théories qui lui étaient chères, comme l'inflammation par exemple, et nous l'étaler avec une majesté et une clarté dignes du sujet important qu'il traitait.

« Nous avons tous reçu du Dr Rottot quelques leçons et pour ma part je me souviens avoir appris, de lui, le dosage de la morphine, pour le restant de mes jours. Cependant, s'il nous acculait parfois au pied du mur, s'il rectifiait nos jugements souvent erronées et grossièrement-faux, jamais il n'était méchant et il n'allait jamais plus loin que l'ironie. Aussitôt fini, aussitôt oublié ! Cet homme qui devait tant à l'expérience, avait pitié de notre jeunesse. Nous étions des pygmées qu'il tenait dans ses doigts, et qu'il ne voulait pas meurtrir. Sa bonté était aussi grande que sa science, sa sagesse aussi bienveillante que son cœur. Aussi, je le répète, nous l'aimions et je suis bien persuadé qu'en me lisant, ses anciens élèves diront que je suis encore en-dessous de la vérité.

« Son nom restera comme médecin, et on le citera en exemple à la jeunesse étudiante.

« S'il se rendait au château d'un magnat, au palais archiépiscopal, à la résidence d'un premier ministre, il entrait également dans le plus petit bouge de ce faubourg de Québec, où il a passé sa vie toute entière, sans ostentation. La médecine

avait revêtu pour lui son vrai caractère, celui du sacerdoce. Le devoir l'appelait sans distinction et il en était l'esclave. Aussi que de bienfaits n'a-t-il pas semés sur sa route et quelle mémoire il laissera chez ses compatriotes pour lesquels il s'est tant dévoué, en leur donnant toute sa féconde existence, sa science et bien souvent encore, par-dessus le marché, son argent ! »

Sur les états de service et le caractère du Dr Desjardins, il ne pouvait non plus se produire aucune différence d'appréciation. Le départ de ce maître est ressenti par tous avec le même regret.

Nous perdons un spécialiste tenu depuis longtemps en haute estime dans le monde scientifique ; un professeur méthodique et disert ; un cœur de père pour ses étudiants dont il se faisait autant d'amis.

Ouvrier de la première heure, le Dr Desjardins fut toujours un fervent de notre œuvre universitaire, pour laquelle il a, dans plusieurs circonstances difficiles, travaillé ferme et remporté des victoires décisives.

Doué d'une imagination d'artiste, il excellait aussi dans un art plus pacifique, le savoir musical, qui le passionne encore.

Dès sa jeunesse, me disait un condisciple de collègue, de son cher collègue de Nicolet ! il s'est montré un solide et fier chrétien, le plus aimable comme le plus joyeux des compagnons. Et, sans nulle intention, je vous assure, de canonisation prématurée : ce n'est pas de lui, ajoutait le vieil abbé, que l'évêque de Genève eût dit que les saints tristes sont de tristes saints.

Gentilhomme par tempéramment et militaire par vocation, M. Balète joignait à une parfaite correction dans les manières quelque chose de la rondeur et de l'austère probité du soldat. Cet homme d'ordre et de discipline, vif, sec, infatigable, nous a tous étonnés par sa verdeur prolongée et par son inces-

sante activité. Dans ce pays d'adoption, ici, à Montréal, il a fait plus et mieux que ses exploits de bravoure et de savante stratégie sur les champs de bataille d'outre-mer. Utilisant de bien informes et modestes matériaux, il a contribué, autant sinon plus que tout autre, à créer une œuvre dans la plus haute acception du mot ; une belle et bonne œuvre qui classe déjà d'une façon définitive le nom de son ancien directeur parmi nos éducateurs les plus estimés. Il ne m'appartient pas de juger et je crâindrais de ne pas louer autant qu'elles le méritent toutes les réserves de science et d'intelligence, de persévérance et de fermeté dépensées par M. Balète au profit de son Ecole Polytechnique. Mais en la contemplant avec amour, il peut se dire à lui-même sans fatuité : *Ecegi monumentum*. Et, en se reposant dans la légitime satisfaction d'un noble labeur noblement accompli, il peut conserver celle d'avoir jeté un éclat nouveau sur les conquêtes de la saine influence française au Canada. Qu'il sache bien que de leur côté ses collègues et ses élèves lui garderont un souvenir fidèle, et que sa mémoire restera parmi nous honorée et chérie.

* * *

La mort de M. Pfister laissait sans titulaire l'enseignement de la chimie dans l'Ecole Polytechnique. M. Flahaut avait fait ses preuves depuis deux ans comme professeur de cette même science dans notre Ecole de Pharmacie. Il est entré avec le titre d'agrégé dans la chaire laissée libre, et il y siège avec aisance, tout-à-fait chez lui.

La vacance créée par la perte du Dr Demers a occasionné un quadruple mouvement. Le Dr Hervieux est devenu professeur de pathologie interne ; le Dr Fortier, professeur de matière médicale ; le Dr Asselin, démonstrateur de physiologie. Enfin, promotion plus considérable et saluée avec enthousiasme.

siasme, le Dr Georges Villeneuve, déjà professeur titulaire chez nous, surintendant de l'Asile Saint-Jean-de-Dieu, médecin consultant de la Retraite Saint-Benoit, gouverneur de l'Hôpital Notre-Dame, auteur d'études très remarquées, membre de plusieurs sociétés médicales française et américaine, fut appelé tout récemment, par la confiance unanime de ses collègues, à faire partie de la Corporation de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal, Faculté Médicale de l'Université Laval.

Tout au contraire, les vides causés par la disparition du Dr Desjardins et de M. Sérieys n'ont exigé aucune nomination nouvelle, ayant été comblés par une simple redistribution des cours, prévue dans le jeu des programmes.

De toutes les vacances survenues, les deux principales avaient été occasionnées par les démissions du doyen de la Faculté de Médecine et du directeur de l'Ecole Polytechnique.

C'est le Dr Persillier-Lachapelle qui succède au Dr Rottot ; et M. Fyen qui remplace M Balète.

M. Fyen, diplômé de l'Université de Louvain, venait de fonder à Québec l'Ecole Centrale de Préparation et d'Arpentage. Ses supérieurs n'en disaient que du bien. Du jour où nous l'avons connu, nous n'avons eu qu'un désir, celui de l'attacher à l'Ecole Polytechnique de Montréal. C'est un conseiller habile que les messieurs du Séminaire de Québec nous ont donné, et à nos élèves un guide excellent. Nous leur en sommes profondément reconnaissants.

Tout le monde s'accorde à dire que la Faculté de Médecine s'est donnée pour doyen l'homme le mieux qualifié et le plus méritant. Fondateur et unique président du Conseil d'Hygiène de la Province de Québec, président pendant de longues années du Collège des Médecins et Chirurgiens de la même Province, fondateur et ancien surintendant de l'Hôpital Notre-Dame,

partout où il a passé le Dr Lachapelle avait exercé une influence prépondérante, grâce à son esprit d'initiative et de progrès, grâce aussi à son expérience des hommes et des choses.

« Cette position éminente, lui disait récemment le nouveau président du Collège des Médecins et Chirurgiens, digne couronnement d'une longue et brillante carrière professionnelle, vous ouvre un domaine où vous pourrez exercer votre inépuisable activité et votre esprit d'initiative. Sous votre énergique impulsion, nous en sommes certains d'avance, la Faculté prendra un large essor vers le progrès, en dépit des difficultés à surmonter pour perfectionner une institution nouvelle dans un pays nouveau. Vos anciens collègues seront fiers d'applaudir à vos succès dans l'avenir, car la gloire qui en rejillira sur l'Université Laval, elle saura la partager avec le distingué doyen de sa Faculté de Médecine ».

Le Dr Lachapelle, en sa qualité de doyen, devenait aussi membre de la Corporation de nos Administrateurs. Quelques mois auparavant, M. Charles-F. Smith prenait dans le Bureau de nos Gouverneurs le fauteuil laissé vacant par le regretté Sir William Hingston. M. l'abbé Desjardins succédait presque dans le même temps au savant et distingué M. Curotte, dans ses multiples et délicates fonctions de secrétaire-général.

MM. Malbois et Giroux ont quitté successivement la Faculté de Théologie, et sont partis en voyage d'étude.

Dans la Faculté de Médecine, tandis que les Drs Hingston et Asselin étaient promus à l'agrégation, le Dr de Cotret passait du rang des agrégés à celui des professeurs titulaires. Et, ces jours-ci, des promotions plus importantes, accueillies encore avec joie par tout le monde médical, récompensaient la valeur et les mérites incontestés du Dr Marien, élevé au poste de chirurgien en chef des services médicaux de l'Hôtel-Dieu, avec

les Drs Merrill et Saint-Jacques pour assistants ; et du Dr Benoit, nommé professeur titulaire de clinique interne à l'Hôpital Notre-Dame, en remplacement du vénéré Dr Rottot.

Deux anciens élèves ont réintégré l'Ecole Polytechnique, comme professeurs adjoints : M. McConville, de la promotion de 1907, et M. Boucher, de la promotion de 1908 ; — preuve évidente que l'Ecole a l'œil ouvert très sympathiquement sur ses étudiants d'élite, et qu'elle n'est nullement disposée à les oublier pour le seul plaisir de se recruter à l'étranger.

L'Ecole de Chirurgie Dentaire a reconnu le dévouement et les aptitudes professorales de M. Franchère et de M. Kent, en les pourvoyant chacun d'un titulariat.

Et afin de lui manifester leur estime, les membres du Conseil d'Administration de l'Ecole de Pharmacie Laval ont appelé M. Pilon à siéger avec eux.

S'il m'était permis maintenant de sortir une minute des cadres où je suis renfermé, pour saluer respectueusement, bien qu'à la dérobée, quelques-uns de nos professeurs de la Faculté de Droit, qui viennent d'être honorés par les suffrages, soit de leurs électeurs, soit de leurs pairs, soit de leurs chefs hiérarchiques—j'ai nommé M. le député Cousineau, M. le bâtonnier Gervais et l'Honorable juge Archambeault—il me semble que j'en aurais fini, ou à peu près, de la revue de notre personnel enseignant et administratif.

(à suivre)

LA PROCESSION DE LONDRES



ELLE a eu lieu sous la forme des processions des Rogations : la croix en tête, suivie des délégations et du clergé en habit de chœur, tous priant et chantant. Deux mille prêtres portaient le surplis, le chapitre et le clergé de la cathédrale avec les insignes de leur dignité, les prêtres du rite grec, les abbés mitrés, les évêques, les archevêques, les cardinaux et le légat apostolique en *cappa magna* violette ou rouge.

La foule qui était spectatrice, était vraiment innombrable.

Les agences ont intentionnellement atténué l'importance de ces fastes catholiques, non seulement en passant sous silence les incidents les plus caractéristiques, mais encore en réduisant le nombre de ceux qui y participaient.

Ainsi, on parle de cent cinquante mille catholiques à la procession. Or, il est facile de montrer que ce chiffre s'élevait à plus de cinq cent mille. En effet, la foule de gens portant les couleurs du pape s'étendait des deux côtés de l'itinéraire, sur une profondeur de quinze à vingt rangs et une longueur de trois kilomètres ; le compte est facile à faire...

Quant aux curieux, amis et très respectueux, les journaux anglais protestants eux-mêmes, tels que le *Daily Express*, en évaluent le nombre à un million.

Pas un cri hostile, une légère bagarre de voyous vite réprimée, sur un seul point d'ailleurs, des centaines de mille catholiques priant et acclamant le cardinal-légat, le saluant d'acclamations indescriptibles, tels que n'en connut même pas la reine Victoria, pourtant si aimée.

La bénédiction du Saint-Sacrement fut donnée, au retour, du haut de la terrasse du grand portail de la cathédrale, où on avait aménagé un autel et un balcon surplombant la muraille,

recouvert de velours rouge brodé d'or. Le cardinal-légat, lentement et au milieu d'un silence impessionnant, traça trois fois le signe de la croix avec l'ostensoir ; puis se rendit sur une autre terrasse donnant sur l'aile droite de l'église et bénit encore par trois fois la foule qui ne pouvait s'agenouiller, telle-ment elle était pressée dans Ashley Place ; enfin, se rendant sur un semblable balcon, sur l'aile gauche, le cardinal-légat donna encore la triple bénédiction au peuple priant et pleurant d'émotion, ce pendant que les fanfares sonnaient au drapeau.

Et quand le Saint-Sacrement disparut, ce furent des acclamations sans fin, des hurrahs qui ne cessèrent qu'au bout de quelques minutes.

God bless our Pope, the great, the good,
(Dieu bénisse notre pape, le grand, le bon),

chantèrent les Anglais avec un enthousiasme communicatif au plus haut point.

TESTIS

AUX PRIERES

Sœur Marie du Bon-Pasteur, née Angélique Tessier, professe de chœur, des Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie, décédée à Montréal.

Sœur André de Florence, née Marie-Anne Pilon, professe de chœur, des Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie, décédée à Montréal.

Sœur Marie-Madeleine, née Eugénie Richard, des Sœurs de Sainte-Anne, décédée à Saint-Jacques-de-l'Achigan.

Sœur Sainte-Janvière, née Marie-Rose de Lima Jobin, des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, décédée à Montréal.

Sœur Saint-Jean de la Croix, née Sophie-Louise Dubuc, des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, décédée à Montréal.

Sœur Sainte-Candide, née Mathilde-Olivine Dussault, des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, décédée à Montréal.

Sœur Saint-Barthélemy, née Marie-Céline Tessier, des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, décédée à Saint Johnsbury.